

POLONIA

REVUE HEBDOMADAIRE POLONAISE

PRENUMERATA
w Paryżu i na prowincji :
 ROCZNIE..... 10 fr.
 PÓŁROCZNIE.... 6 fr.
 KWARTALNIE... 4 fr.
Zagranicą :
 ROCZNIE..... 15 fr.
 PÓŁROCZNIE.... 8 fr.
W Królestwie i Cesarstwie
Rosyjskiem :
 ROCZNIE..... 8 Rubli

ABONNEMENTS
Paris et Départements :
 TROIS MOIS..... 4 fr.
 SIX MOIS..... 6 fr.
 UN AN..... 10 fr.
Etranger :
 SIX MOIS..... 8 fr.
 UN AN..... 15 fr.
Royaume de Pologne
et Empire Russe :
 UN AN..... 8 Roubles

REDAKCJA I ADMINISTRACJA — 10, rue Notre-Dame-de-Lorette, 10. PARIS — RÉDACTION ET ADMINISTRATION

COMMENT NOUS FAISONS LA GUERRE

Dans tous les problèmes, relatifs à la guerre actuelle, les Polonais étaient tenus, sinon pour une quantité négligeable, du moins pour une force passive. Leur rôle paraissait se borner à fournir des contingents aux régiments des États co-partageants et d'augmenter ainsi le nombre des soldats russes, autrichiens ou allemands. Déguisés sous les uniformes des belligérants, dispersés parmi les masses étrangères, ils semblaient des grains de poussière fouettés par une bourrasque.

Méconnus dans leurs sentiments et leurs justes inimitiés, par les hommes les plus clairvoyants, les Polonais étaient accusés, à la veille de la guerre, de préparer une révolution. La stratégie russe traçait même des plans dans lesquels elle abandonnait, à la merci de l'anarchie polonaise, les bords de la Vistule et du Niémen. Personne, ni à Moscou ni à Pétrograd, ne songeait à défendre Varsovie. C'est quelque part, aux environs de Smolensk ou de Kieff, qu'aurait dû se briser l'invasion austro-allemande. On estimait si peu la franchise et l'honnêteté de l'âme polonaise, que même, il y a deux semaines, un journal fribourgeois*, se piquant de connaître l'origine du fameux manifeste adressé aux Polonais, disait textuellement :

« Ce n'est que dans les premiers jours de la guerre, quand les Polonais étaient prêts à se jeter dans un formidable mouvement insurrectionnel, que le Tsar leur lançait leur fameuse promesse d'autonomie. »

Autrement dit, la passivité des Polonais était achetée par une promesse, par un chiffon de papier quelconque!...

Fils sincères de la civilisation occiden-

tale, marchant depuis des siècles à l'avant-garde pour combattre la barbarie teutonne, déguisée en *Kultur*, les Polonais, selon certains penseurs médiocres, seraient restés, cette fois-ci, indifférents aux appels des énonciateurs du droit des peuples. — Ce serait un manifeste qui les aurait séduits et déterminés à secouer l'odieuse joug prussien!

En somme, pour les profanes, les Polonais restent, malgré tout, une force invisible, insaisissable.

Certes, où est l'armée polonaise, où sont ces corps et ces divisions d'infanterie farouche, qui dans la lutte implacable auraient gravé leur signature nationale? Les Serbes, les Monténégrins, dont le nombre ne suffit pas à peupler Marseille, se font voir, eux; leurs couleurs sacrées flottent à côté des couleurs des Alliés. Mais les Polonais, — peut-on les comparer avec les vrais belligérants?

Non, franchement non. Car chez les vrais belligérants ce sont les armées qui luttent, et chez nous, en Pologne, outre nos soldats, qui se battent sans gloire pour les couleurs polonaises, c'est la nation entière qui accomplit la tâche de défendre le pays.

Ce n'est pas une vanité patriotique qui dicte ces paroles.

Voulez-vous savoir comment, nous autres Polonais, nous faisons la guerre?

Regardez ce document, document russe des plus officiels et des plus éloignés de la sensibilité philo-polonaise, — lisez ceci :

« Vers la fin du mois de septembre, un détachement de cosaques, coupé de l'armée russe, resta pendant *trente-deux jours* entouré par les Allemands. Les paysans polonais cachèrent les cosaques, allant jusqu'à abriter leurs chevaux et à receler leurs armes, puis, au moment propice, après les avoir dotés largement de provisions et d'argent, ils les ont conduits jusqu'aux avant-postes russes. »

« Au mois de février, une compagnie

d'infanterie, désignée pour défendre l'accès des lignes de chemin de fer, entre Bialystock et Grodno, s'est vu repousser par un raid de cavalerie allemande. Les habitants polonais du pays, les femmes et les vieillards, voyant les soldats refoulés, s'armèrent de fourches et de faux et aidèrent à mettre les ennemis en déroute. »

« A la fin d'octobre, au moment de l'attaque des environs de Varsovie, un régisseur des terres du comte Branicki, devant les efforts vains des artilleurs russes pour faire transporter les canons sur un nouvel emplacement, rassembla tous les attelages de la métairie, aida à mettre en position de nouvelles batteries et, par sa présence au milieu du feu, ainsi que par celle de ses subordonnés civils, encouragea les soldats à faire une des plus héroïques résistances. »

« Le 30 août, les Autrichiens, au nombre de *soixante-dix*, envahissent les propriétés d'un châtelain polonais, M. François Wladzinski, et firent subir à tous les habitants un dur interrogatoire pour obtenir des renseignements, concernant les armées russes. M. Wladzinski s'y prit si habilement qu'il persuada les Autrichiens de se rendre, promettant de leur servir loyalement d'intermédiaire. Les Autrichiens déposèrent leurs armes dans un hangar et se laissèrent enfermer dans une écurie. M. Wladzinski fit immédiatement charger sur des camions les munitions, les armes et les havresacs des Autrichiens qu'il envoya au poste russe et pria qu'on le débarassât des chevaliers de Habsbourg. »

Les bulletins officiels des armées russes continuent, sans fin, à publier de pareils récits indiquant à chaque ligne les distinctions et les récompenses accordées aux héros de cette guerre en dehors des rangs...

Mais ce ne sont ni ces distinctions ni ces récompenses qui arment la nation polonaise.

* La Liberté de Fribourg en Suisse, n° 65.

La cause est en jeu, l'ennemi séculaire est devant elle, la Pologne combat et n'a en ce moment qu'une seule inquiétude, celle de voir cette guerre formidable finir par une partie remise.

VENCESLAS GAŚIOROWSKI.

LE GÉNÉRAL PAU A VARSOVIE

L'arrivée du général Pau à Varsovie était saluée par la presse polonaise par cette chaleureuse apostrophe :

« C'est aujourd'hui qu'aura lieu l'arrivée, attendue depuis si longtemps, du Général Pau à Varsovie.

« Le héros français vient par le train de 10 h. 30 à la gare de Brześć.

« La capitale polonaise saluera avec joie l'illustre chef, le grand patriote d'une nation sœur. En ces heures solennelles où se joue notre destinée, le représentant de la France, du pays qui lutte pour le droit et la liberté, nous est un hôte particulièrement agréable et cher.

« Les heures graves où nous vivons, dans le fracas des canons et le cliquetis des baïonnettes, ne nous permettent pas de fêter le vainqueur de Mulhouse aussi brillamment que nos cœurs le voudraient.

« Dans chacun de ces cœurs résonne aujourd'hui le même cri enthousiaste qui, il y a cent quinze ans, aux jours inoubliables de notre histoire, rythmait avec tant d'entrain les deux hymnes frères, la *Marseillaise* et la *Marche des Légions*.

« Ce cri, avec tant d'autres échos de notre glorieux passé, se taisait étouffé dans le silence séculaire des vieilles maisons de notre cité. Qu'il retentisse aujourd'hui, emportant nos pensées sur les flots sanglants de la Vistule; qu'il s'envole vers l'Occident, vers la Grande Pologne où nos anciens berceaux attendent l'heure de la libération; qu'il leur annonce la venue de jours meilleurs.

« *Niech żyje Francja! — Vive la France!* »

CE QUE DIT LE GÉNÉRAL PAU

Le Courrier de Varsovie publie l'interview suivante qu'a eue l'un de ses rédacteurs, M. Sigismund Naimski, avec le général Pau :

C'est au Cercle, dans le grand salon tout fleuri et orné pour recevoir dignement un des chefs les plus illustres de l'armée française, au milieu du brouhaha d'un raout, que, hier, l'on me présenta au Général Pau.

La tenue très simple, un dolman à brandebourgs et soutaches de la même couleur, se détachait sur le fond gris-verdâtre des autres uniformes, parmi les toilettes multicolores des femmes. Le général a le teint frais, coloré par le hâle du vent des champs de bataille. Dans sa figure ronde, sous d'épais sourcils en broussailles, brillent deux yeux au regard très doux, mais dont la couleur d'un vert d'acier exprime l'énergie. L'ensemble offre l'aspect plein de simplicité d'un soldat vigoureux, portant allègrement ses soixante et quelques années.

Il lui manque le poignet droit et cette manche vide qui pend produit l'impression particulière d'un homme qui est arrivé par l'endurance au rang des premiers défenseurs de son pays.

La simplicité, jointe à une politesse toute française, la facilité de l'abord, avec une certaine rudesse bon enfant, fait de ce grand dignitaire de l'armée — dont la silhouette rappelle un vieux gentilhomme polonais de l'ancien temps — une causerie remarquablement agréable, attentif à chacune des questions que lui décoche le journaliste.

Après l'échange de quelques compliments, je lui demande à brûle-pourpoint — car il n'y a pas de temps à perdre — quelle impression il rapporte de son voyage et de sa mission militaire.

— « Excellente », — me répondit-il d'un seul mot; mais il ajoute aussitôt :

— « Vous savez, Monsieur, que nous autres militaires qui ne sommes ni des hommes politiques, ni des diplomates, nous devons penser et réfléchir beaucoup plus que parler. Le secret professionnel met un cadenas à nos lèvres.

— « Mais, Général, — lui répondis-je sans me décourager, — que votre Excellence veuille bien me dire un mot des espérances que nous pouvons avoir quant au résultat de la guerre actuelle; un mot qui pourrait consoler mes compatriotes, raffermir la confiance des lecteurs de notre journal polonais.

— « Assurez-leur, — dit le général Pau, avec une certaine solennité, — que la victoire définitive des alliés est certaine; aussi vrai qu'il y a un Dieu au ciel. C'est un vieux soldat qui vous le dit et non un emballé superficiel. Je crois à la victoire, comme y croit toute la France. J'avais déjà cette conviction en partant pour la Russie; depuis, que j'ai visité le théâtre de la guerre, celui du Sud et celui du Nord-Ouest, ma conviction a été confirmée et, si cela est possible, raffermie. Ce qu'il nous faut, à vous comme à nous, c'est la patience, la persévérance, l'unité de vues, la bonne entente et la solidarité dans la poursuite du même but. La victoire des alliés ouvrira à la Pologne un avenir plein de gloire, j'en suis profondément persuadé. Et cela aussi vous pouvez le dire de ma part à vos compatriotes. »

A ce moment, comme pour donner plus de poids à ses paroles, le général, tout en gesticulant, posa sur mon épaule sa main gauche, celle qui lui reste, comme s'il voulait me pénétrer de la force de sa conviction.

— Encore une question, Excellence, veuillez la pardonner à l'indiscrétion du journaliste. Peut-on réellement croire à un mouvement d'offensive franco-anglo-belge tel que l'on nous le promet pour les premiers jours d'avril?

— « Cher Monsieur, me répond le général, vous n'ignorez pas comment, dans l'histoire, se sont comportées, ont agi les coalitions. Si vous vouliez, avec trois baïonnettes, renverser ce mur, songez combien il vous faudrait de combinaisons, d'efforts séparés ou concentrés pour y arriver. Et maintenant comparez cela à la collaboration de trois puissances. Chacune d'elles opère dans des conditions différentes de climat, d'organisation politique ou sociale; chacune possède des moyens techniques et militaires différents, malgré leur apparente ressemblance; chacune dispose de voies de communications différentes dans des contrées dissemblables; toutes sont séparées les unes des autres par des continents et des mers et reliées seulement par un fil télégraphique. Alors vous comprenez combien il faut mettre en jeu de facteurs, de rouages compliqués pour obtenir une action simultanée, coordonnée de ces grandes armées combattant sur plusieurs fronts.

« C'est pourquoi il est impossible de fixer une date à notre prochain mouvement offensif. Mais tous les préparatifs sont à peu près achevés; toutes les dispositions sont prises en vue de ce but. C'est là un fait indéniable. »

— En tous cas, Général, pour quelle époque prévoyez-vous la fin de la guerre? Sera-ce au moins pour 1915?

— « Certainement, vers la fin de cette année, nous verrons arriver le moment où l'on songera sérieusement à la paix. Mais les pourparlers dureront sans doute longtemps. En tout cas, vous pouvez dire à vos compatriotes qu'ils trouveront, après la guerre, le Français bien changé. Le Français est léger de sa nature, se grise de mots et parle souvent pour produire de l'effet par de belles phrases — je le reconnais sincèrement —. En ce temps, où la patrie est en danger, il s'est profondément transformé. Nos amis étrangers, quand ils arriveront en France, seront étonnés de voir combien l'expérience, la juste appréciation des causes de nos maux actuels auront modifié l'état d'âme des Français, leur manière de concevoir le devoir national. Aujourd'hui nous portons le deuil de tous nos morts; nous ne craignons pas de l'arborer; nous le portons avec dignité. La douleur est dans nos cœurs; mais nos yeux sont secs; car nous sommes convaincus de la grande valeur de nos sacrifices pour l'avenir de notre patrie bien-aimée. »

A ce moment notre conversation fut interrompue par une dame qui venait demander au général, si on lui avait donné la photographie prise le jour de son arrivée. Le général n'eut pas été français s'il se fût dérobé au charme d'être accaparé par une femme.

De cette façon fut interrompue mon interview.

Le général Pau disparut encore une fois à mes yeux parmi les brillantes toilettes et les uniformes gris verdâtre.

Traduit par Alexandre S.

“ PRO POLONIA ”

(Enquête de la Revue « POLONIA ».)

Notre revue, s'étant proposé d'interroger les personnalités les plus éminentes du monde politique, scientifique et littéraire français sur la question polonaise, adresse ses vifs remerciements à tous ceux qui ont bien voulu la favoriser d'une réponse.

Toutes les réponses sont rendues avec impartialité et sans aucun commentaire.

M. Stéphen Pichon, sénateur, ancien ministre des Affaires étrangères, directeur du *Petit Journal*, a bien voulu nous honorer d'un entretien.

« Cette guerre, nous dit-il, où on lutte pour le droit et la liberté des nations doit incontestablement apporter la libération et la résurrection de la Pologne. Mais il me semble prématuré et difficile de préciser aujourd'hui la forme dans laquelle la question polonaise pourra être résolue; d'abord parce que l'Allemagne occupe encore la moitié du Royaume de Pologne, et puis parce qu'il faut éviter, autant que possible, la discussion des points litigieux au sujet desquels les gouvernements alliés n'ont pas encore exprimé leur dernier mot. Il est même impossible, à mon avis, de se rendre compte des conditions dans lesquelles la question polonaise sera posée au Congrès européen. Savons-nous aujourd'hui ce que sera ce Congrès et quels problèmes y seront discutés? Je ne puis donc aucunement vous faire des déclarations précises au sujet que vous avez bien voulu me demander. J'estime néanmoins que les Polonais doivent prendre acte de la Déclaration du généralissime russe, qui leur promet solennellement la reconstitution de l'ancien domaine

polonais avec son autonomie, sa langue, son culte et ses libertés, sous un protectorat russe.

« Il n'est même pas dit que c'est là tout ce que les Polonais peuvent espérer. Peut-être pourrait-on aller plus loin, mais ce n'est pas encore le moment d'en parler. En tout cas une campagne, aujourd'hui, en France, contre la Russie et en faveur de l'indépendance de la Pologne, est absolument prématurée et ne peut que nuire à vos intérêts. Patientez et soyez sûrs que la victoire des alliés contribuera à la réalisation de vos revendications légitimes. »

Nous sommes allés voir **M. Charles Gide**, l'éminent économiste français, professeur à la Faculté de droit. Avec la modestie, propre aux grands esprits, M. Gide semblait vouloir nous persuader que, « ses études scientifiques n'ayant que peu de rapports avec l'histoire, la politique et l'ethnographie », il ne pourrait pas nous fournir de déclarations intéressantes. Nous avons néanmoins insisté sur l'importance qu'auront, aux yeux de nos compatriotes, les opinions d'un homme qui jouit en Pologne, grâce à ses ouvrages magistraux, d'une autorité toute particulière.

Très courtoisement, M. Gide a cédé à nos instances :

« La Déclaration du Grand-Duc — nous dit-il — est une de ces paroles qu'on répète aussi longtemps qu'il y a une histoire. De même, par exemple, que l'infortunée expression du chancelier allemand sur le « chiffon de papier » ne pourra être effacée de la mémoire de l'humanité quel que soit l'effort des dirigeants allemands — la Proclamation du généralissime a eu, un tel retentissement dans le monde entier qu'elle ne pourra jamais être reniée. Si les gouvernements des pays alliés, de la France et de l'Angleterre en particulier, ne se comportaient pas d'une façon assez ferme pour rappeler, au besoin, à la Russie les engagements qu'elle a contractés vis-à-vis des Polonais, l'opinion publique des pays occidentaux ne lâcherait pas prise et elle veillerait à ce que les promesses soient réalisées. »

— Comment envisagez-vous, Monsieur, en principe, le règlement de la question polonaise ?

« J'ai lu avec beaucoup d'intérêt les opinions que vous avez pu déjà recueillir et je pense, avec la plupart de vos interlocuteurs, qu'avant tout il faut que la Pologne soit unie. En me plaçant à un point de vue polonais, j'aurais même parfaitement accepté l'idée d'une Pologne réunie sous le sceptre des Habsbourg, car c'est lui qui vous a permis de respirer plus librement. En outre, étant attaché à un corps politique de construction aussi peu solide et viable que celui de l'Autriche-Hongrie, vous auriez eu, probablement, le plus de chances de trouver un moment opportun pour vous libérer complètement. Mais se sont là des considérations du passé et il nous faut maintenant regarder la réalité du présent. Eh bien, aujourd'hui la Russie est la seule puissance qui peut tenter l'unification des terres polonaises, à condition évidemment qu'elle arrive à écraser l'Allemagne à un tel point que cette dernière soit obligée de céder toutes ses anciennes conquêtes polonaises. C'est du sort des armes des coalisés, de la Russie avant tout, que, dépend la réalisation de l'unité polonaise. »

M. Gide a ensuite abordé le problème économique et son importance pour les relations russo-polonaises. Voici ce qu'il nous a déclaré à ce sujet :

« A cause de sa malheureuse situation géographique dépourvue de toute frontière naturelle, enfoncée, comme dans un cul-de-sac, entre les

territoires russes et allemands, la Pologne ne peut pas négliger l'énorme marché russe, indispensable à son industrie textile et métallurgique.

« La Pologne est de beaucoup plus avancée que la Russie, au point de vue du progrès industriel, et, dans les questions économiques, elle peut, pour ainsi dire, jouer le rôle du maître. Il y aurait un grand avantage pour elle à ce qu'elle puisse, après la guerre, se débarrasser des éléments allemand et juif, qui ont envahi les principales branches de l'industrie et du commerce polonais. Avec leurs propres forces, par leur effort national, les Polonais peuvent s'annexer « économiquement » toute la Russie et faire exporter, jusqu'au fond de la Sibérie, les produits de la Pologne. C'est le grand avantage que doit tirer la nation polonaise de son union avec la Russie. Supposez qu'une Pologne indépendante aurait Dantzig comme port — ce qui est d'ailleurs fort peu probable — ce ne serait, tout de même, pas un débouché complètement libre sur la mer Baltique. Ce serait tout simplement une porte à moitié ouverte, que le portier allemand pourrait facilement fermer quand bon lui semblerait.

« Nous traversons maintenant l'époque de concentration politique et nationale. Tous les peuples s'efforcent de se grouper en un bloc homogène. Pensez donc surtout à la nécessité de première heure, je veux dire au rassemblement des terres polonaises. L'opinion publique vous aidera ensuite dans vos revendications légitimes, et puis.... n'oubliez pas que la Russie, après toutes les conquêtes que lui apportera la guerre actuelle, sera un colosse de dimensions tellement surnaturelles qu'elle pourra être amenée, dans une époque sans doute encore éloignée, à une désagrégation partielle. Ce sera le moment de se tailler une existence nationale complètement indépendante. »

Nous avons demandé un entretien à **M. Georges Blondel**, l'écrivain français de haute valeur, professeur à l'Ecole des Sciences politiques. M. Blondel compte parmi les hommes les plus sincèrement dévoués à la cause polonaise. Il a séjourné plusieurs fois dans les trois parties de la Pologne, étudiant, en observateur consciencieux et perspicace, l'aspect politique, ethnographique et économique du problème polonais.

Quoique très occupé par ses fonctions actuelles de Capitaine-Commandant à la Direction des Transports, M. Blondel a bien voulu répondre à notre appel, en nous recevant dans son bureau de réquisition, rue des Batignolles.

*
*
*

Voici le résumé de notre entretien :

« Je vous dirai franchement qu'en général, aussi bien à Paris qu'en province, on ne se rend pas très bien compte de l'essence même du problème polonais et moins encore de sa valeur européenne, internationale. On sait que les Polonais étaient mal traités en Allemagne, qu'ils ne le furent pas mieux en Russie et qu'ils se sont accommodés au régime autrichien. Voilà où s'arrêtent les connaissances de la plupart de nos concitoyens sur ce problème si poignant et ardu. On sait qu'il est difficile et on a peur d'entrer dans les détails. On a trop enseigné dans nos écoles que les Polonais doivent leurs malheurs surtout aux principes d'anarchie incurable, qui régissent l'ancienne République. Cette théorie erronée a pénétré tellement dans les esprits de beaucoup de nos hommes politiques, écrivains et publicistes, que l'idée d'une Pologne gouvernée par ses propres forces ne leur

semble guère possible. D'ailleurs, — et cela a une importance capitale — l'opinion publique française est très mal renseignée, pour ne pas dire absolument ignorante, au sujet des revendications que les Polonais présentent à l'heure actuelle.

« En tout cas, la France ne peut pas se renier elle-même et elle devra demander que la solution de la question polonaise soit fondée sur la reconnaissance des droits historiques de la Pologne et qu'elle soit conforme aux principes de la justice et de la liberté.

« La carte de l'Europe doit être remaniée de fond en comble, selon le principe des nationalités ; il est tout à fait rationnel qu'au rang des peuples opprimés prédestinés à redevenir libres — les Polonais tiennent la place d'honneur. Par leur glorieux passé historique et par leur valeur civilisatrice, ils sont à la tête de tous ceux qui doivent reconstituer leur unité nationale. »

— Comment envisagez-vous donc, Monsieur, la solution du problème polonais ?

« J'avoue que, pour ma part, je ne vois pas de conjonctures politiques favorables à la création d'une Pologne complètement indépendante. Il me paraît que la Pologne — de même que la Bohême — pourrait être dotée d'un régime autonome, aussi large que possible, sous une suzeraineté et un protectorat de la Russie. Par un régime autonome, je conçois : 1° nomination des fonctionnaires par des Polonais ; 2° l'enseignement primaire, secondaire et supérieur, en polonais (il faut que l'université de Varsovie devienne enfin exclusivement polonaise) ; 3° maintien des coutumes, des usages, des pratiques et du costume polonais ; 4° existence d'un budget spécial pour la Pologne (ce que nous appelons décentralisation administrative). On devrait en outre laisser aux Polonais la faculté de gérer leurs chemins de fer, de s'occuper des transports, d'organiser les travaux publics, l'hygiène sociale, l'assistance publique, etc. A la tête du gouvernement autonome, j'entrevois un lieutenant général avec une Diète. La Pologne aurait certainement des affaires communes avec la Russie ; elle ne pourrait, sans doute, pas avoir une représentation diplomatique distincte.

« Quant aux frontières de la future Pologne, il ne sera que juste de lui attribuer ses anciens territoires, actuellement en possession de la Prusse (Posnanie, les deux Prusses et au moins la moitié de la Silésie, en suivant la ligne de l'Oder). Il faut absolument briser le moule de l'empire Germanique ; il faut que le domaine de cette dynastie rapace des Hohenzollern soit diminué, aussi bien du côté de la Vistule que du côté du Rhin.

« A l'est de la Pologne, la question est de beaucoup plus délicate et compliquée. On pourrait peut-être lui attribuer la partie occidentale de la Lithuanie, où la nation polonaise est en majorité incontestable. La solution du problème galicien est très redoutable. Il me semble que pour la question des écoles il faudra s'attacher au pourcentage de la population. **La délimitation de la Galicie doit être en tout cas discutée et réglée par toutes les puissances qui auront la voix dans les négociations définitives.** La Russie n'est pas en droit de tracer, à son gré, une limite qu'elle trouve nécessaire pour son but politique. La démarcation des frontières entre la Pologne et la Russie intéresse tous les belligérants qui prendront part au remaniement de la carte européenne. Il est, d'ailleurs, dans l'intérêt même de la Russie de ne pas encourir personnellement certains mécontentements qu'il sera, sans doute, difficile d'éviter. Il y aura toujours des régions où une partie de la population, soit polonaise, soit ruthène, qui émettra des protestations. Eh bien,

n'est-il, pas profitable pour la Russie que ces doléances puissent s'adresser à l'Europe entière et non au gouvernement russe seul ? »

— En admettant que la délimitation de la Galicie devra être portée devant l'aréopage des alliés — vous entrevoyez probablement, Monsieur, que la question polonaise sera réglée par le Congrès ?

« Mais, bien entendu ! Il est inadmissible qu'elle soit réglée d'une autre façon. Si les Russes voulaient la poser à la liquidation générale, comme une question régionale purement russe, je suis convaincu qu'ils devront céder devant une opposition flagrante de tous les Etats belligérants et même de certains neutres, qui peuvent prendre part aux négociations du Congrès, par exemple des Etats-Unis, dont l'intervention médiatrice, vers la fin des hostilités, est très probable.

« Le gouvernement de Washington aura intérêt — et c'est bien les intérêts qui forment la base de toute politique aux Etats-Unis — d'insister et de veiller à ce que la formation de l'Europe nouvelle donne le maximum de garanties pour un *statu quo* durable qui permettra de reprendre une vie économique intense. Toutes les nations affaiblies, ou complètement ruinées, comme, par exemple, la Belgique, devront se procurer des matières premières en grande quantité pour la reconstruction de leur industrie et c'est dans l'Amérique du Nord qu'elles trouveront le marché largement ouvert et bien servi.

« Il est hors de toute discussion que l'équilibre de l'Europe ne pourra être véritablement assuré que si le Congrès s'applique à liquider — dans la limite du possible — les conflits de races et de nations. L'inimitié russo-polonaise doit attirer en première ligne l'attention des diplomates. La Pologne a le droit d'espérer que le statut qui lui sera accordé par la Russie soit discuté et contresigné par le concert des puissances. »

« J'estime même que la délégation diplomatique, que la Russie enverra pour se faire représenter au Congrès, devrait être accompagnée d'un plénipotentiaire polonais, chargé de présenter les revendications polonaises. »

— Croyez-vous, Monsieur, qu'il est opportun de discuter dès maintenant les termes d'un futur accord entre la Russie et la Pologne ?

« Il me semble que oui. Il faudrait rédiger un programme maximum et tâcher de le remettre officieusement au gouvernement russe. De cette façon, les Polonais seraient à même de se rendre compte des objections que la Russie est prête à formuler. Mais, avant tout, il vous faut absolument vous mettre d'accord sur quelque chose. »

En terminant notre longue causerie, dont nous ne pouvons, certes, donner que l'essentiel, M. Blondel nous a chaleureusement exprimé ses sympathies ardentes pour la Pologne en promettant de défendre et de servir toujours les intérêts de notre patrie.

T. G.

LETTRÉ DE VARSOVIE

On nous communique les extraits d'une lettre de Varsovie. Elle est datée du 16 mars.

... Chose étrange, les personnes qui arrivent à Paris ou de Berlin disent que la ville de Varsovie est celle où l'on voit le moins les effets de la guerre. Les théâtres sont ouverts et il paraît que, malgré l'augmentation du prix des places, on a de la difficulté à s'en procurer. Les hôtels sont bondés (beaucoup sont occupés par les propriétaires terriens des provinces envahies). Les restaurants et cafés sont ouverts comme en temps ordinaire.

Les alcools, le vin, la bière même, étant complètement supprimés, on ne rencontre plus d'ivrognes ; et la criminalité a sensiblement diminué. Si nous obtenons la victoire, ce dont personne, chez nous ne doute, c'est bien certainement à cette mesure que nous la devons en grande partie. En Russie, les effets de cette tempérance forcée sont merveilleux : les dépôts des caisses d'épargne dépassent ceux des meilleures années ; les inspecteurs du travail prétendent que le rendement de l'ouvrier a augmenté. Dieu donne, que cette mesure soit maintenue après la guerre. Quelques années de tempérance et tous les maux, causés par cette guerre, seront oubliés ; et on ne peut se figurer le développement que prendront alors la richesse et la culture de ce pays.

Nos dames, comme les vôtres, dans la bourgeoisie et dans l'aristocratie, nos sociétés sportives, cyclistes, canotiers et autres, se sont tous enrôlés dans les hôpitaux. Beaucoup de mes amis font partie des ambulances de première ligne et sont souvent très exposés. Au dire des prisonniers allemands, notre service sanitaire est mieux organisé que le leur. La guerre du Japon nous a fourni une expérience dont nous profitons.

Pour vous donner une idée de la haine inspirée chez nous par le Teuton, je vous citerai le fait de paysans qui ont refusé l'argent pour les chevaux réquisitionnés, parce que ces chevaux étaient destinés à marcher contre le « Schwab » (Souabe, nom par lequel les paysans désignent les Allemands). Les pertes, dégâts, causés par la guerre, sont énormes dans les provinces occupées par les Allemands ; sans parler du blé, du bétail et d'autres produits qu'ils réquisitionnent ; ils coupent les forêts et transportent le bois au vaterland.

BULLETIN

— L'autonomie municipale pour la Pologne.

Des télégrammes annoncent que le Tzar, par un ukase, a accordé aux villes du Royaume de Pologne les privilèges de l'autonomie municipale, dont jouissent les villes de la Russie en vertu de la loi du 24 juin 1892.

Il faut se rendre compte que l'administration municipale dans le Royaume de Pologne était, en général, déplorable. Le personnel nommé d'office s'occupait peu de la prospérité et des biens des villes administrées. Le budget, les améliorations, les concessions et tous les travaux dépendaient, non seulement du bon gré des gouverneurs, mais de simples conseillers du ministère des Affaires de l'Intérieur qui, sans connaître les besoins des habitants et des bourgs, statuaient, en dernier lieu, sur les moindres dépenses. Ainsi, par exemple, il y avait des villes en Pologne qui n'avaient pas le droit de faire la moindre tentative pour créer des hôpitaux, des écoles communales, même pour acheter un banc de jardin public sans l'approbation de Pétrograd.

Il va sans dire, que cet état de choses conduisait aux chinoïseries de paperasses sans fin et entravait le développement normal des villes. L'Administration municipale était gérée par des employés russes et en dehors de l'initiative et du travail de la population polonaise.

Il y a trois ans, la Douma débattit la question de doter les villes de Pologne d'une autonomie municipale. Elle émit des projets, discutés longtemps, éludés plusieurs fois, à cause du cens électoral et de l'interdiction de la langue polonaise dans les débats municipaux, enterrés royalement enfin, après de longues souffrances, par la partie rétrograde du conseil de l'Empire.

L'ukase du Tzar qui statue, en dehors de la Douma, est une concession remarquable, elle constitue, pour le Royaume de Pologne, un œuf de Pâques qui laisse espérer que la promesse de la Pologne libre est entrée dans la voie de la réalisation.

Il nous manque encore des détails sur le mode d'application de la loi du 24 juin 1892, relativement à la langue polonaise, mais nous espérons qu'il sera donné à cette question le plus large développement, selon l'ère nouvelle prévue dans le manifeste.

— Lettre du Pape aux Polonais.

C'est aujourd'hui seulement que nous parvient la lettre du Saint-Père datée du 1^{er} février 1915 et adressée à l'archevêque de Posen, feu Mgr Likowski. Cette lettre est une bénédiction paternelle, implorant la miséricorde du Seigneur sur les malheurs de la Pologne, sans la moindre apostrophe aux auteurs de ses désastres.

On doit retenir que le Saint-Père s'est adressé à l'Archevêque de Posen, dont l'archevêché a subi jusqu'à présent le moins de calamités, et qui se vit forcé de publier la fameuse lettre pastorale invitant vainement les Polonais allemands à être fidèles au roi de Prusse.

— Un nouveau prétendant au trône de Pologne.

Une partie de la presse anglaise et de la presse nord-américaine dote le trône de Pologne d'un nouveau prétendant. Voici les détails de cette récente légende :

« On prétend que la princesse Marie d'Angleterre avait pris la décision de n'épouser qu'un Anglais. Mais ce désir de la jeune princesse n'est peut-être pas réalisable, vu que la reine d'Angleterre tient beaucoup, il paraît, à ce que sa fille unique occupe un trône. Ce trône serait fort probablement celui de la Pologne qui, après cette guerre, ressusciterait comme royaume indépendant,

« S'il en était ainsi, on désignerait comme époux de la Princesse Marie, le Prince Erik de Danemark, fils du Prince Valdemar et de feu la Princesse Marie d'Orléans. On dit que pendant son séjour en Angleterre, le Prince Erik sut conquérir la sympathie de la jeune princesse.

« Le Tzar et la Tzarine auraient chaudement appuyé le jeune prince danois, comme le premier roi de la Pologne ressuscitée. »

Si non e vero, e mal trovato.....

Si l'avenir de la Pologne peut mettre déjà en jeu la question du futur roi, il y en a un tout indiqué, qui sera certes reçu les bras ouverts par tous les Polonais, c'est le prince qui a signé le manifeste, c'est le grand-duc Nicolas.

— Pour les victimes de la guerre en Pologne.

L'Administration de « Polonia » reçoit les souscriptions pour les victimes de la guerre en Pologne, conformément à l'appel du Comité Polonais à Lausanne.

La première liste sera publiée dans le numéro prochain.

— En vente à l'Administration de « Polonia ».

L'Hymne National Polonais, musique et paroles, pour piano, 50 cent. — Dix exempl. : 4 fr. — 30 exempl. : 10 fr.

« La Question polonaise », par Joseph Lipkowski, édition en français et anglais ensemble avec une série de cartes historiques, 3 fr. 50.

Neuf cartes de la Pologne en sept couleurs, 1 fr. 25 cent.

« La proclamation du Généralissime russe » et l'opinion française, 1 fr.

La carte postale artistique en cinq couleurs avec les armoiries de la Pologne ressuscitante. 10 cartes pour un franc.

ZIEMIE POLSKIE

— Punkt kulminacyjny walki na ziemiach polskich, w tej chwili, przerzucił się do Karpat, gdzie wojska rosyjskie już zdobyły potężną przewagę. Lada dzień, ze stoków górskich, na doliny węgierskie, spłynie fala rosyjska. Położenie Austrii, która ponosi jedną klęskę za drugą, staje się krytycznym.

— Dziś dopiero dochodzi nas pismo Papieża o Polsce, — pismo, wystosowane do zmarłego Arcybiskupa gnieźnieńsko-poznańskiego a datowane w Rzymie w dniu 1 lutego. Aczkolwiek tradycja historyczna godność arcybiskupa gnieźnieńskiego uważa za naczelną w Polsce, jednakże zwraca uwagę okoliczność, iż pismo zostało wystosowane do tej części Polski, która podotąd najmniej ze wszystkich części ucierpiała.

— « Gazeta radomska » pisze:

W Sandomierzu, ucierpiał pomniki naszej przeszłości, jak katedra, ratusz, brama Opatowska, instytucje dobroczynne i społeczne. Dwa sklepy chrześcijańskie: Tow. spożywczego i pomocy bratniej Austriacy i Węgrzy rozbili i ograbili. Uległy też zniszczeniu dwie instytucje miejscowego Tow. dobroczynności: kursa gospodarstwa wiejskiego i ochrona dziecięca. W ochronie Austriacy przez dłuższy czas mieli stajnię. Wogóle Tow. dobroczynności bardzo dużo straciło na pobycie tu Austriaków.

LIST PAPIEŻA O POLSCIE

Czcigodnemu bratu Edwardowi, arcybiskupowi gnieźnieńskiemu i poznańskiemu, w Poznaniu, Benedykt XV, Papież.

Czcigodny bracie! Pozdrowienie i błogosławieństwo Apostolskie.

Zdanie, jakieśmy mieli o Twojej znamienitej czci i zachowaniu względem biskupa rzymskiego, potwierdziło świeżo od Ciebie wysłane pismo. Miłe zatem oddania Twego wyrazy z chętnem przyjęliśmy sercem i obfite składamy Ci podziękowania.

Co zaś o smutnym stanie Polski doniosłeś nam w rzeczonym liście, serce nasze niepoślednim nowym żalem napełniło, mimo żeśmy już mieli o tem zkadinać pewne wiadomości. Albowiem, wiedząc już zdawna, że szlachetni Polacy nigdy nie stali wierniej przy Kościele i tej Stolicy apostolskiej, niż w dobie obecnej, szczególniejszym ich, jak słuszną, upodobaniem i miłością otaczamy.

Z tego powodu, ponieważ radość i smutki wspólne są synom z ojcem, nie możemy w strapieniach i troskach nie uczuwać wielkiego bólu nad nieszczęściami, jakie w tej okrutnej wojnie najżałośniejsz dręczą Polski mieszkańców.

Gdy bowiem z ojcowską miłością myśl i umysł ku nim obróciliśmy, ileż to łez oczy nasze uderza. Wszystko to wewnątrz i głąb duszy naszej tak porusza, że czujemy jaknajbardziej rosnącą miłość ojcowską względem synów tak ciężko doświadczonych. Przeto wiecznemu pociech wszelakich Dawcy najukochańszych Polaków gorąco polecamy, błagając Go usilnie, ażeby nakoniec powściągnął okropność wojny, udarował nas liściowicie a chętnie pokojem upragnionym i pokoju najlepszymi owocami.

Te pragnienia nasze oby Wszchemocny przyjął, wypełnił i Polakom, cokolwiek złego przecierpeli lub cierpią jeszcze, na dobre Sam obrócić dobrotliwie raczył. Ty zaś, czcigodny bracie,

i drodzy polscy biskupi, według waszej pasterkiej miłości, nie ustawajcie w trosce i pieczy wszelakiej około Moich wiernych i podług sił starajcie się, pomocą swoją ulżyć bolom synów swoich, osłodzić przykrości, lzy osuszyć. My zaś wyrażamy dobrą nadzieję, że, za przyczyną Najświętszej Panny, Patronki Polski, wszechpomyślności Dawca, Bóg, otworzy Polakom i rozleje łaskawie na nich skarbiec swoich darów. Tegoż znakiem i zjednaniem niechaj będzie błogosławieństwo apostolskie, którego w Panu najmiłościwiej udzielamy Tobie, czcigodny bracie, i innym polskim biskupom, oraz każdego z Was duchowieństwu i ludowi.

Dan w Rzymie u Ś. Piotra, dnia 1-go lutego w r. 1915, Pontyfikatu Naszego pierwszym.

(Podpis własnoręczny).

DO POLSKI

Odpowiedź JÓZEFOWI LIPKOWSKIEMU

Może nie poznam ciebie, w złotym kasku,
Ja, com tve kochał łachmany niedoli,
Splakane oczy już nie zniosą blasku,
A w sercu mojem przetrwa to, co boli...?

Może ostanę w okowach łańcucha,
Kiedy się wolna dłoń twoja wyciągnie,
I nie zaufam pieśni twego ducha,
Któremu wrożej zdrady lęk urągnie...?

I szeptać jeno przyceiszonym głosem
Będę śmiał słowa wieczyście wzbronione,
I wić się męki bezcelowym stosem,
Nosząc nie wawrzyń, lecz z cierni koronę

A gdy rozgłosi dzwon tve zmartwychwstanie
Ja w grobie dawnych pocznę szukać kości,
I, miasto szczęścia, znajdę w głębi łkanie,
Gdy mi się jasna wyłoni z nicości...?

Lecz ty mnie poznasz, o matko jedyna,
Po wielkim bólu, po głowy siwiźnie,
Wiem, że rozgrzeszysz niewolnika-syna,
Co żył wygnańcem w swej własnej ojczyźnie...!

I poprowadzisz do rodzinnych kopcy,
Harfą w nim fibry poruszysz Eolską,
Wtedy w tve skiby zleję się, ja, obcy!
Z prochu powstanę w tobie, własna — Polsko...!

JANINA ŁASIŃSKA

SAMORZĄD MIEJSKI

DLA

KRÓLESTWA POLSKIEGO

Telegramy wielkanocne z Piotrogradu zwiastują nam, iż cesarz Mikołaj wydał ukaz o przyznaniu miastom Królestwa Polskiego samorządu miejskiego, w myśl prawa o samorządzie miast rosyjskich, z dnia 24 czerwca 1892 roku.

A więc rozkaz cesarski ustanawia samorząd miejski, który był, przez lat trzy zrzędu, przedmiotem obrad, walk partyjnych w Dumie i Radzie państwa i który przez tą ostatnią był, w roku ubiegłym, pogrzebanym.

Brak nam zupełnie wiadomości, o ile prawo z dnia 24 czerwca 1892 roku będzie zastosowane pod względem językowym, to znaczy, o ile językowi polskiemu przynależna będzie pełnia, należnych mu, praw, — o ile, dalej, cenzus wyborczy będzie dość liberalnym, — jednakże droga, którą Królestwo otrzymuje samorząd, — pozwala przypuszczać, iż idzie tu o coś więcej niż o uzdrowienie gospodarki miast polskich.

Dokonanie aktu poza ławami izb, — jest okolicznością pomyślną bezwzględnie, otwiera, bez

nowych dyskusji, szranki pracy społecznej, otwiera je w chwili, gdy ta praca ma czterykroć większe zadania do spełnienia, — staje się pierwszym dowodem chęci przeprowadzenia bodaj najniezbędniejszych reform.

Nie ma w tem ani ziszczenia nadziei naszych ojców, ani spełnienia snu o potędzie. Wojna trwa jeszcze i trwać będzie bardzo długo, wbrew horoskopom naszych domorosłych kalkulatorów. Co przyniesie ta wojna w rezultacie naszemu narodowi, to może być przedmiotem najserdeczniejszych pragnień i zabiegów. Święto jednak spodziewane nie umniejszyło potrzeb krwawego trudu powszedniego. Miasta Królestwa, w tej chwili, więcej niż kiedykolwiek, potrzebują warsztatów zbiorowej myśli, zbiorowej woli i zbiorowego czynu. Warsztaty te, jak wypada się spodziewać, częściowo zostają im zwrócone.

Jest to akt pomyślny. Społeczeństwo polskie znajdzie w nim nowe siły do przeżycia wojny, nowe środki podtrzymania.

Manifest z dnia 4 kwietnia może być zadatkem lepszego jutra, co więcej środkiem ku pomnożeniu i wyrobieniu sił, nieodzownych na jutro.

UCZCIE DZIECI WASZE PO POLSKU!

SERBJA I POLSKA

Wychodzący w Piotrogradzie, « Głos Polski », podaje niezmiernie ciekawy wywiad z ambasadorem serbskim w Piotrogradzie, M. Spółajkowiczem. W głównych ustępach brzmi on, jak następuje:

— « Gdybym był nie Serbem, a Polakiem, to cały mój program obecny zawarłbym tylko w punkcie jednym: *połączenie ziem Polski!* Obecnie jest to najgłówniejsze, jest to wszystko! Cokolwiek innego, w porównaniu z tem wielkiem, okaże się drobiazgiem, o który troska przyjdzie w odpowiednim czasie po załatwieniu punktu głównego. Obecnie całą energję Polacy winni skupić w tym tylko kierunku, albowiem póki Polska nie posiada zjednoczenia, wszelka robota Polaków będzie mała i smutna dla wielkiego narodu polskiego.

— « Połączenie wszystkich trzech dzielnic Polski jest historyczną doniosłością momentu i szczytem tej wysokości, na jaką kwestję polską wysunął sam los. Ci, co dobrze życzą Polsce, zapatrują się na jej zjednoczenie, jako na fortecę, o którą opierając się, Polacy będą mogli zbudować trwałą pomyślność dalszego rozwoju swojego wielkiego narodu i wielkiej kultury.

— « Dziś nie czas na roztrząsanie detali przyszłego polskiego ustroju przed ukształtowaniem się połączenia. Sprawa polska stanęła ponad drobiazgi. Opinia słowian, Rosji i sprzymierzeńców jest po stronie Polski, co ma wielkie znaczenie dla pomyślnego rozwiązania całokształtu zagadnienia. Zwłaszcza powinni sobie z tego zdawać sprawę działacze polscy. Dziś, jeżeli ktokolwiek mówi o kwestji polsko-żydowskiej lub innych tego rodzaju drobiazgiach, to tylko intryganci i wrogowie Polski, którzy w ten sposób drobiazgi chcą zbagatelizować niezaprzeczalnie doniosłą i wielką historycznie sprawę Polską, którą decyduje obecna historyczna wojna, a nie jakaś tam partja.

— « Co do mnie, to uważam, iż, z punktu widzenia przeszłości, Polska zjednoczona, nawet przy najgorszej możliwości wewnętrznego ustroju, dajmy na to, najbardziej reakcyjnego, powinna być dla Polaków bardziej pożądana, niż najdalej posunięta w swej wolności cząstka Polski, bez zjednoczonej Polski, w swej całości.

— « Jeżeli tym, co przyzwyczaili się do daw-

tego stosunku do Polski, trudno zrezygnować z tego, co przez dłuższy czas uważali za rzecz ustaloną, to obecne wydarzenia historyczne wpro wadziły, w stosunku do polskiej sprawy, zasadniczą zmianę. Przecież obecna wojna najbardziej przełomowo postawiła sprawę polską. Oczywiście taki przełom ciężki jest dla psychologii tych, co żyli, się z tak zwanym, « starym kursem », lecz już nastąpił krach.

— « Przede wszystkim odezwa Zwierzchniego Wodza stała się nową drogą wyjścia dla dotychczasowej polityki zewnętrznej Piotrogradu w punkcie, dotyczącym sprawy polskiej, i określiła odrazu nowy jej program: odtąd połączenie Polski. Od pierwszego rozbioru Polski, aż do chwili obecnej, ogólna polityka zewnętrzna brała pod uwagę, iż ustalonym kursem w sprawie polskiej jest utrzymanie podziału Polski i ten właśnie punkt programu, co do kwestji polskiej, był przez cały czas wspólny u Berlina i Wiednia, gdzie, tylko mając na celu pożytek własny, z pomysłowością dla siebie wywierano wpływ na znaczną część rosyjskich działaczy społecznych i politycznych. Teraz to pękło, i jakiegokolwiek będzie zakończenie wojny obecnej, dawnego i zgodnego dążenia w tym kierunku między Berlinem i Piotrogradem już być nie może.

— « Teraz niema miejsca na pesymizm. Puls, który może wywołać pewność lub niepokój wśród Polaków, to program wojny trójporozumienia. Obecnie w Piotrogradzie, Londynie i Paryżu trwa mocne postanowienie walczenia dotąd, póki nie będzie złamana potęga militarna Niemiec. Póki decyzja prowadzenia wojny do zupełnego zwycięstwa stoi na twardym gruncie wśród trójporozumienia, póty akcje sprawy polskiej stoją mocno i mogą jedynie balansować w górę. Niebezpieczeństwo dla Polski byłoby tylko wtedy, gdyby trójporozumienie wyrzekło się swego dotychczasowego programu wojny, to jest rozgromienia Niemiec, lecz taki zwrot jest, zgoła wykluczony. Szczególnie należy pamiętać, iż w wysuniętym przez Rosję programie wojny właśnie punkt, dotyczący sprawy polskiej, zjednał sobie największe uznanie i sympatję Anglii i Francji, i społeczeństwo angielskie i francuskie, w swej decyzji prowadzenia wojny do końca i w ofiarach przelanej krwi, widzi też swoją część niesienia ulgi przyszłości Polski. W polskiej sprawie zjednoczyły się wielkie siły Rosji, Anglii i Francji.

— « Cały serbski naród kocha Polskę. Polacy nie zwrócili należytej uwagi na gorące bratnie uczucia, jakie nasza inteligencja i lud żywi do Polski, jako do starszego brata, który ze wszystkich Słowian w przeszłości doszedł do najwyższej kultury i był ośrodkiem, grupującym Słowian i wolność. Serbowie kochają Polaków. My zachwycamy się polską literaturą i sztuką i czeimy historję Polski za jej święte boje i cierpienia, w której znajdujemy dużo wspólnego z walką i bólem narodu serbskiego. Pisarze polscy u nas są znani i popularni, na równi z naszymi. My, Serbowie, dumni jesteśmy z tego, iż taki wielki geniusz słowiański, jak Mickiewicz, pierwszy zwrócił uwagę na nas, kiedy byliśmy w zapomnieniu, i uważamy za honor, iż studiował nas, tłumaczył naszą ludową poezję, mówił o nas na swoich wykładach w Paryżu, pierwszy przypomniał Serbję w Europie i żywił ku nam serdeczną sympatję.

— « Naszem dawnym i gorącym pragnieniem jest zizczenie realnej przyjaźni Serbji z Polską. Wszak myśmy wyszli ongi z Galicji i ja, osobiście, — mówił dalej p. Spojakowicz — jestem tego zdania, iż, wśród wszystkich słowiańskich odcieni ducha i charakteru, Serbowie i Polacy mają najwięcej dla siebie blizkiego i rodzimego, tembardziej iż dzieje ich przeszłości mają dużo podobieństwa.

— « My, Serbowie, więcej znamy Polaków, niż Polacy nas, lecz jesteśmy dalecy od wysnuwania stąd jakiegokolwiek uprzedzonych wniosków, gdyż zupełnie zdajemy sobie sprawę z ciężkich warunków, nie sprzyjających temu, by Polska miała to uczucie dla Serbji, jakie oddawna ma Serbja dla Polski. My rozumiemy tragizm Polski w XIX stuleciu, rozdartej na trzy części, i całą potworność nienormalności życia w niewoli. Bolejąc nad niedolą Polski, obecnie tembardziej będziemy dążyli ku temu, by zaskarbić sobie przyjaźń Polski i mamy nadzieję, iż, ze strony Polski również będą uczynione kroki w tym kierunku. Jeżeli Polska uważa, iż jej są potrzebni przyjaciele zewnętrzni, to jednego z takich znajdzie w Serbji.

— « Stosunek Polaków do Serbji dotychczas był uwarunkowany przez jej rozdarcie. Polacy w Austrii byli pod wpływem Wiednia i austriackiej nieżyczliwości dla Serbów, Polacy w Rosji mogli również zimno odnosić się do nas, porównując stosunek do Serbji i do Polski, najprzychylniej byli dla nas usposobieni Polacy w Poznańskim. Do tego naród polski był całkowicie pochłonięty przez własne bolesne przeżycia wewnętrzne i na takim gruncie trudno było myśleć o sympatji polsko-serbskiej. Lecz u nas zawsze kochano Polskę, i uczucie to jest trwałe i niezależne od okoliczności...

— « Teraz życzę zjednoczenia Polski — powiedział przy pożegnaniu p. Spojakowicz, — i niech polski naród wie, że my, Serbowie, gorąco kochamy Polskę i będziemy dążyli do tego, by Polska odplaciła nam tem samym ».

KOŁO POLSKIE W WIEDNIU

« Kurjer Warszawski » otrzymał z Wiednia, przez Kopenhagę następujące informacje :

« Radość, jaka panowała w « Naczelnym Komitecie narodowym », wskutek jednomyślnego wyboru Bilińskiego na prezesa wiedeńskiego Koła polskiego, prędko minęła. Oto, na zapytanie prezesa N. K. N., dr. Jaworskiego, nowo obrany prezes Koła polskiego oświadczył, że gotów jest komitetowi pomagać, pod warunkiem jednak, że 5—6 miejsc w N. K. N. będzie oddanych konserwatystom. Kierunek N. K. N. jest, według dr. Bilińskiego, zanadto radykalny, mimo, iż prezes komitetu, dr. Jaworski, należy z przekonaniem do konserwatystów.

« Łatwo pojąć, iż zastrzeżenie to wywołało wzburzenie w odpowiednich sferach. Nowa Reforma ogłasza ostry artykuł, pisany przez jednego z głównych kierowników komitetu, Konstantego Srokowskiego : « Środki zaradcze, których zastosowanie dr. Biliński nie tylko doradza, lecz nawet stawia, jako warunek, swojego w pracach N. K. N. udziału, — pisze p. Srokowski — muszą u wszystkich nieuprzedzonych i bynajmniej nie radykalnych wywołać co najmniej zdumienie ». Dyskusja nad tem, czy w Komitecie jest radykalizmu za wiele, czy go niema, wydaje się Nowej Reformie bardzo nie na czasie... Być może, iż zanosi się na nowy przełom w łonie N. K. N. Czy z tego przesilenia N. K. N. wyjdzie cało, pokaże to najbliższa przyszłość.

« Tymczasem ataki, zarówno na wiedeńskie Koło polskie jak i na działalność N. K. N., nie ustają, owszem wzmagają się. Świeżo prof. Dzieślewski poddał na łamach wiedeńskiego Kurjera polskiego działalność Koła surowej krytyce. Autor twierdzi, iż « wskutek niesnasek w Kole, na tle partyjnym lub osobistym, Koło faktycznie istnieje przestato, że nawet najważniejszą część posłów umywa ręce od jakiegokolwiek akcji zbiorowej Koła ». Nawet przeciwnicy prof. Dzieślewskiego przyznają słuszność jego opinii,

ze « polski udział w rządzie austriackim z przyczyn, nad którymi w przyszłości będzie można odbyć dyskusję polityczną, niesłychanie się obniżył ».

Pamiętajcie na czas wojny, na opłakane warunki wydawnicze, zważcie na przeciętności, z jakimi walczy pismo polskie, spieszcie uścić prenumeratę.

STANISŁAWÓW

Kartka z dziejów dni ostatnich.

Korespondent *Słowa polskiego*, który zwiedził Stanisławów w Galicji wschodniej po ostatnich wypadkach, daje o nich interesujące sprawozdanie, w którym czytamy.

« Wojsko rosyjskie opuściło Stanisławów w d. 19-ym lutego. Na drugi dzień, o godz. 9-iej rano, wkroczyły do miasta, ulicą Kazimierzowską, patrole huzarów austriackich. Publiczność miała sposobność obserwować, w różnych punktach miasta, ich potyczki z kozakami, którzy wytrwali do ostatniej chwili w mieście i ustąpili dopiero wtedy, gdy na ulicach ukazały się znaczniejsze oddziały konnicy nieprzyjacielskiej.

« Ukazawszy się na ulicach, wkraczająca armja austriacka wywołała duże zbiegowisko ludności cywilnej. Okrzykiem ich z ulicy, z okien, a nawet dachów : « Hoch Oesterreich ! — « Eljen ! » — « Hoch ! » — nie było końca. Polskich okrzyków nie słyszano nigdzie.

« W pierwszej chwili, z jednego krańca miasta na drugi rozbrzmiewały gratulacje, ludzie, zasłużeni około kilkukrotnego zdobycia « na gębę » Warszawy i Paryża, całowali się na ulicach i ściskali serdecznie, z szynków odezwały się gramofony.

« Walki pod Stanisławowem trwały przez trzy dni. Samo miasto stało się również terenem bitwy, nie mówiąc już o potyczkach na ulicach które poprzedziły bitwę. Komenda austriacka, mająca w swych rękach iniejątywę walki, w odpowiedni sposób teren jej wybrała. W samym mieście wybrano pozycje dla baterji. Działa austriackie stanęły na ulicy Grunwaldzkiej, Batoroego, Piotra Skargi, na Targowicy i w parku miejskim. Na domach przedmieść ustawiono karabiny maszynowe.

« Dzień w dzień miasto rozbrzmiewało od świstu kul karabinowych. Niejeden szrapnel zabłąkał się w ulicę. Huk dział, warczenie mitraljez, pękanie granatów — czyniło, w środowisku dotychczas spokojnym, piekło nie do opisania. Ponad miasto i przez miasto szła niszcząca potęga wojny, tłumiąc życie, budząc grozę i przerażenie.

« Osób cywilnych, zabitych od szrapneli, granatów i kul karabinowych, zabitych w chwili, gdy wychylili się na ulicę lub w domu skryci siedzieli, naliczono około 80, rannych około 60.

« Władze austriackie nie zdołały urządzić się i ich reprezentanci, którzy za armją weszli, czuli się zbyt niepewnie i namiotów swych urzędowych nie rozpalali. Nie złożano nawet, w ciągu 12-dniowej okupacji, wzięć rekruta, którego, według ulotnych wiadomości, miano zabrać z powiatu nadworniańskiego, o ile nie uciekł.

« Za wojskiem austriackim, ściągęła do Stanisławowa żandarmerja polowa i sąd polowy. Na szczęście zasiadali w nim ludzie uczciwi. Gdyby sąd ten mniej był skrupulatny w odróżnianiu faktów od denuncjacji, połowa Stanisławowa skończyłaby na szubienicy. To bowiem, co działo się u drzwi lokalu, w którym sąd urzędował, przechodzi wszelkie granice rozwydrzenia.

« Mając z góry ułożoną listę « zdrajców », podawano szereg domysłów, które ludzi, grzeszących tylko śmiałością wypowiedzianiem swego zdania, mogły, przy mniej szczęśliwym zbiegu okoliczności, zaprowadzić pod szubienicę. Jakiego rodzaju podnoszone przeciwko niewinnym ludziom były zarzuty, świadczy zachowanie się sądu polowego, który warcie przy drzwiach kazal w końcu za drzwi wyrzucać gorliwych denuncjantów!

« Wojsko austriackie opuściło Stanisławów 2-go marca. Na drugi dzień, o świcie, wkroczyły do miasta patrole kozackie. Przed ewakuacją wojskową nastąpiła jednakże ewakuacja miasta z ludności żydowskiej. Trudno wchodzić w przychynę nastroju, który spowodował tłumną emigrację, więcej niż połowy ludności żydowskiej ze Stanisławowa. Zaledwie drobna część żydów, została w mieście, zadowolonych, że nie stracił zdrowego rozsądku w czasie odwrotu armji austriackiej. Skutkiem masowej emigracji żydów, w mieście zamarł handel i ruch uliczny, a na ulicach żadnej nie ujrzyć dorożki.

« W szeregach armji austriackiej, operującej w okręgu Stanisławowa, znaleźli się strzelcy z legjonu. Miałem sposobność mówić chwilkę ze strzelcami, którzy dostali się do niewoli.

» — Tragiczna to z waszej strony ofiara — mówię do jednego ze strzelców — ale czy bodaj opowiadają wam o jakichś obietnicach, czy krew wasza leje się na korzyść Polski?

» — Nikt już teraz o tem nie myśli. Przecież my teraz tylko żołnierze...

» — Ale, czy krew wasza, nędza i upokorzenie w tym mundurze na Polski korzyść się obróci?

» — Nie wiem. — brzmiała głucha, matowa odpowiedź.

» I twarz strzelca przybrała wyraz beznadziejnie głuchej na pytania bezmyślności. A mnie kurecz ścisnął serce i chwycił za gardło, że więcej już słowa nie mogłem przemówić.

» Na ulicach miasta ruch wojskowy. Sklepy pozamykane. Nic prawie nie można kupić. Drożyzna ogromna. Ludzie chodzą, jak błądnie, przystają i słuchają. Tylko turkot wozów, jadących ulicą, słyhać rozmowę grupki przechodniów, tam znów maszeruje oddział wojsk, tu jeńców prowadzą. Ach, prowadzą strzelców. Zaczynam z jednym rozmowę.

» — *Ich verstehe nichts polnisch.*

» Dowiaduję się, że strzelec jest Niemcem, a takich jest bardzo wielu. Komenda wojsk austriackich, której zależy na utrzymaniu « legjonu », wobec tego, że z pośród Polaków werbunek się już nie udaje — przydziela do « legjonu » Niemców i Węgrów. Byleby firma została.

» Wychodzę za miasto. Przed tygodniem wzięta bitwa. Cisza straszna przytłacza cały przestwór. Żaden odgłos jej nie ma. Wsluchuję się i słyszę tylko szelest padającego białą chmurą śniegu. »

NEKROLOGJA

† W Monachjum zmarł, w siedemdziesiątym ósmym roku życia, artysta-malarz, Władysław Szerner, rówieśnik Brandta, jeden z najstarszych « monachijczyków », twórca obrazów rodzajowych z huculszczyzny, Podhala, okolice Krakowa, malarz Tatarów, Lisowczyków i rycerzy pancernych. Artysta wielkiej wiedzy technicznej, choć pierwszorzędnego nie zdobył stanowiska, należał do malarzy popularnych.

† W powiecie nowogródzkim, zmarł Jan Zdzisław Bitner, jeden z ostatnich marymontczyków, syn kapitańskich wojsk polskich, zasłużony wielce na polu ludoznawstwa.

† W dniu 17 zm. zmarła, w Warszawie, Zofja Śliwicka, wielkich zasług filantropka i obywatelka.

† W Vauzbrun, pod Soissons, we Francji, zmarł pułkownik hr. Ledóchowski, krewny dzisiejszego generała jezuitów.

OFIARY

Nadesłano do Redakcji « Polonji » następujące dary:

Dla Ofiar wojny w Polsce, do dyspozycji Komitetu w Lozannie.

WPP: Ph. Kanowski z Perigueux, 10 fr.; — D. Gluksman z Lyonu, 20 fr.; — Mme Francin 20 fr.; — **za pośrednictwem pani Barret-Spolikowskiej:** « Ecole normal supérieure d'institutrices de Fontenay-aux-Roses » (Seine) 56 fr. 50 cent.; — « École normale d'institutrices à Lyon » — Mlle Varlet, directrice, 5 fr.; — Mme Brutin prof., 20 fr.; — Mme Bastrin prof. 5 fr.; — Mlle Martin prof. 2 fr.; — Mlle Jouffroy, prof. 5 fr.; — Mlle Rontledge prof. 1 fr.; — Mme Flesch, prof. 1 fr.; — Mlle Mury, prof. 1 fr.; — Mme Revillon, prof. 5 fr.; — Mlle Clavez, economie, 1 fr.; — Mlle Clerc, prof., 1 fr. 50 cent.; — Mme Baret-Spolikowska, professeur, 20 fr.; — « Un groupe d'institutrices du Rhône, anciennes élèves de l'école normale de Lyon, 36 fr.; — Mlle Baret-Lyons, prof. a Lyon, 5 fr.; — Mme Bagné-Spolikowska à Toulouse 10 fr.; — Ed. Spolikowski à Vernon 2 fr.; — Mme Despins à Lyon 2 fr.; — Mlles Lamy au Havre 5 fr.; — Mlle J. Robert et les élèves de l'Institution J. d'Arc à Snt-Paul-en-Jarez » (Loire), 10 fr.; Mme de Chastelain à Lyon 5 fr.; André de Chastelain 1 fr.; Mlle Chipponi, institutrice à Illières 5 fr.; — Mlle C. Carrel à Lyon 5 fr.; — Razem za pośrednictwem Wpani Baret-Spolikowskiej 210 fr.; — pani M. Cwiklińska 5 fr.; — pani Lubelska 5 fr.; — Alfredo Amadei 5 fr.; — pani St. Masson, zamiast stolika wielkanocnego dla Tadzia i Henia, 10 fr.; — Z. Janiszewski (Arville) 5 fr.; — Mlle Vallery-Radot 5 fr.; — Mlle Sophie Erlich 5 fr.; pani Wanda Bułhak z Mentony 30 fr.; — pani J. Kaczkowska 30 fr.; — Mme A. Michel 2 fr.; — Mlle A. Courvoisée 2 fr. — Razem złożono 364 fr. — Łącznie z ogłoszonymi w numerze 14 « Polonji » (1996 fr. 50 cent.) zebrano **2.360 fr. 50 cent.**

KRONIKA PARYSKA

◊ Nabożeństwo.

W nadchodzącą niedzielę, dnia 11 kwietnia, nabożeństwo, w Kościele polskim, odbędzie się o godzinie 10 i kwadrans.

Nabożeństwo to łączy się z rocznicami pracy kapłańskiej i życia Dyrektora Missji Polskiej, Prałata Leona Postawki.

W nadchodzącą niedzielę, mianowicie, ksiądz Prałat rozpoczyna 77 rok życia, 54 kapłaństwa, 13 przewodniczenia Missji Polskiej.

Czcigodnemu Jubilatowi zasyłamy życzenia sił niepożytych, zdrowia i pomyślności wszelkiej.

◊ Obchód na placu Clichy.

Obchód doroczny obrony Paryża przez Polaków, w roku 1814, odbył się ubiegłej niedzieli. Rodaków, których zresztą, z uwagi na cel i zadanie obchodu, i w tym roku, nie zwoływano, było nie wielu, wzamian Paryżan było mnóstwo. Piękny wieniec z szarfami w kolorach narodowych i napisem *Aux Polonais morts pour la France, 1796-1814, 1870-1871, 1914-1915* był przedmiotem żywych i niezmiernie dla Polaków serdecznych komentarzy, no i będzie nadal, na przeciąg całych tygodni.

Okoliczność, że obchód tegoroczny wypadł na niedzielę Wielkanocną, stała się, jak nas dochodzą wieści, kwestją dociekań, czy nie należało w innym dniu i o innej porze obchodu urządzić. Zwracamy uwagę tych, którzy się nad tem zastanawiali, że datę i godzinę obchodu ustanawia władza a nie fantazja organizatorów, oraz iż, w szczególności, decyzja władzy rozstrzyga w czasie wojny, w chwili, gdy wogóle wszelkie obchody publiczne na ulicach i placach Paryża są zakazane.... a dalej jeszcze, że obchód roku 1814 roku nigdy Rodaków, jako takich, nie zwoluje, boć Rodakom nie ma, w tym razie, nie do przypomnienia.

◊ Rocznica Juljusza Słowackiego.

W rocznicę zgonu nieśmiertelnego poety i Króla Ducha, zebrała się gromadka Rodaków. Wieniec holdu i pamięci złożyły: Towarzystwo Literacko-Artystyczne i Związek niepodległościowy Demokratów. Przemówień nie było. Cisza głęboka i zapatrzenie stały się bodaj największym, najszczerzej wyrażonym holdem.

Po raz pierwszy, oddziesiątków lat, nie stawiała się młodzież polska uniwersytecka, po raz pierwszy zabrakło tych, którzy do stóp grobowca najskwapliwiej się garnęli. Przyczyną tego wojna, wyludnienie Kolonji, umilknięcie przymusowe środowisk studenckich.

Lecz, o ile brak młodzieży uniwersyteckiej bolesnych, żalobnych przyczynił przeżyć, o tyle brak aparatów fotograficznych, brak trzaskania migawek, uwieczniających szary tłum na tle mogiły geniusza polskiego, był, nieznaną oddawna ulgą.

◊ Wypadek samochodowy.

Znakomita nasza rodaczka, p. Curie-Skłodowska, uległa ciężkiemu wypadkowi, który, na szczęście, skończył się na emocji tylko.

Oto, gdy p. Curie-Skłodowska wracała z inspekcji stacji radiograficznej ambulansu w Forges, pod Montereau, szofer, wiozący ją, chcąc uniknąć zderzenia z jadącym naprzeciw wozem ciężarowym, skręcił tak gwałtownie, iż samochód rozbił na drzazgi.

Na wiadomość o wypadku, prefekt departamentu Seine-et-Marne pośpieszył natychmiast z pomocą i odwiózł p. Curie-Skłodowską do najbliższej stacji kolejowej.

◊ Żony poszukujące mężów.

Żony górników, którzy pracowali na kopalni w Lallaing, — poszukują mężów: Józefa Woziaka, Józefa Ścibora i Pachotę.

Biedne kobiety przebywają w Angers.

Prosimy wszystkich, którzyby mogli udzielić wiadomości o zaginionych, o powiadomienie Redakcji « Polonji ».

◊ Odczyt o Polsce i Polakach.

W niedzielę, dnia 11 kwietnia, o godzinie 3 pp. w École Édgar Quinet (63, rue des Martyrs), wygłosi odczyt, na temat « La Pologne et les Polonais », p. Jan Topass, znany literat i krytyk.

◊ Nalepki polskie.

Otrzymałmy na skład główny nalepki polskie do listów, wykonane w siedmiu kolorach a przedstawiające herby Polski i Warszawy.

Cena arkusza nalepek (105 sztuk) dwa franki, z przesyłką pocztową dwa franki i dwadzieścia centimów.

◊ Polka profesorem uniwersytetu.

P. M. Staniszevska, która, w roku 1899, ukończyła wydział lekarski w Nancy, została mianowaną prywat-docentem patologji w Uniwersytecie Odesskim. Jest to nie tylko pierwsza Polka ale i pierwsza kobieta, którą dopuszczono, w państwie rosyjskim, do wykładów z katedry uniwersyteckiej.

◊ Nasz orzeł.

Do numeru 13 « Polonji » dołączyliśmy, dla wszystkich prenumeratów, artystyczną repro-

dukcję litograficzną w pięciu kolorach orła polskiego, tak zwanego, gdańskiego.

Obocześnie z przygotowanych kamieni poleciliśmy, celem spopularyzowania naszego ukochanego znaku, wykonać pocztówki artystyczne i mamy je już na składzie.

Wyznaczyliśmy cenę bardzo niską, bo tylko jednego franka za 10 sztuk pocztówek, aby Łaskawych Czytelników skłonić do rozpowszechniania tej karty.

Kupujecie i rozpowszechniacie pocztówki z orłem polskim.

◁ Wiadomości żołnierskie.

Tadeusz Malczewski, wolontariusz drugiego oddziału ochotników polskich, który następnie, na życzenie własne, został przeniesiony do oddziału aeroplanów, w jednym z lotów, skaleczony w prawe oko, stracił je całkowicie. Przebywa, w tej chwili, na kuracji, w Paryżu.

Ludgard Morgiewicz, wolontariusz pierwszego oddziału, po wyjściu ze szpitala, bawi na urlopie kilkodniowym w Paryżu.

Stefan Gajewski, wolontariusz, jest ranny.

Wolontariusz Baryła Franciszek jest ranny lekko w ucho odłamkiem bomby.

Wolontariusz Jaceko jest ranny odłamkiem bomby w czoło, życiu jego niebezpieczeństwo zagraża. Lekko ranny jest również Lumbée.

Ludwik Fromich, syn magistra farmacji, służy w 113 pułku piechoty, jako kapral-instruktor. Jan Fromich, brat poprzedniego, mianowany kapralem na polu bitwy, służy w 231 pułku piechoty.

Karol Ścibor-Rylski, maréchal de logis 14 pułku artylerji, po wyjściu ze szpitala, otrzymał trzy-miesięczny urlop.

Stefan Richard, żołnierz 151 pułku piechoty, zamieszkały stale w Warszawie, a ostatnio przybyły tu do armji, został ciężko ranny, grozi mu zaniewiedzenie na oba oczy.

Stanisław Popczyński, który był się zaciągnął w pojedynkę do legji i służył dotąd razem z Włochami, na prośbę swoją, został przeniesiony do oddziału polskiego dzielnych naszych « bajorczyków ».

Stefan Kinderfreund, artysta-ryownik, członek Wydziału Towarzystwa Artystów Polskich, został powołany do armji francuskiej.

Ogonowski Stefan, były uczeń Szkoły Polskiej Batignollskiej, służy w 21 pułku strzelców konnych.

Ogonowski Lionel, były uczeń Szkoły Polsk. Batignoll. kapral, służy w pierwszym legjonie cudzoziemskim.

Syciński Władysław, były uczeń Szkoły P. Bat., służy, jako kapral, w 37 pułku piechoty.

Syciński Marceł służy w 36 pułku piechoty terytorjalnej.

Stanisław Pstrokoński, artysta-malarz, został zreformowany, przebywa na wczasach w Szwejcarji.

MARCELI BARASZ Wyrób kart pocztowych różnego gatunku. — 35, rue Eugène-Carrière, 35, Paris.

Mam zaszczyt podać do wiadomości Szanownej Klienteli, iż oddział cukierniczy, który zaanonsowałem w « Polonji », zamykam, gdyż wynik zamówień na Święta wypadł nie dodatnio; stąd, aby nie utracić zaufania Sz. Klienteli i nie obniżyć kunsztu cukierniczego, do ukończenia wojny, działu tego prowadzić nie będą. Po wojnie, postaram się o fachowych pracowników z kraju i dopiero będę mógł, jako sam gruntownie znający dział cukierniczy, gwarantować doskonałość wyrobów.

Z uszanowaniem

A. MACIEJEWSKI.

11 bis, rue des Carmes, 11 bis. Paris.

RUBIN GOLDBERG

Hurtowny skład pierza i piór
DOM POLSKI

83, rue du Faubourg St-Denis, 83
PARIS

NAUCZYCIELKA POLKA, poznańka, udziela lekcji języka polskiego, włoskiego, angielskiego i muzyki. Oferty 29 C. L. « Polonja ».

AMBULANCES AUTOMOBILES DUPONT

10, rue Hautefeuille, 10, PARIS (VI^e)

Paris - Province - Étranger



APPAREIL de SUSPENSION

ÉVITANT TOUTE SECOUSSE

Personnel choisi et expérimenté

TÉLÉPHONE 818-67 (jour et nuit)

POLSKI ZAKŁAD FRYZJERSKI Dla pań i panów PIOTRA KACZAŃOWSKIEGO

Dyplomowanego Fryzjera

Ostatnio w Hotelu « Carlton »

15, AVENUE DE MAC-MAHON, PARIS-18^e

POSTICHES — MANUCHE — PÉDICURE

Ceny Umiarkowane

KURJER WARSZAWSKI.

Numery pojedyncze do nabycia w kiosku N. 131, boulevard des Capucines, przy Café de la Paix. Cena numeru 30 cent.

S. S. GOLDBERG

Zakład Kuśnierski

Reparacje i przerabianie futer

31, rue Michel-le-Comte, 31. — Paris

Adwokat **KAROL WOLSKI**, 5, rue Trousseau, od 11 do 3 pp. konsultacja prawna, tłumaczenia z obcych oi na obce języki.

TÉTARD Frères

4, Rue Béranger. — PARIS.

FABRYKA WYROBÓW SREBRNYCH

Serwisy stołowe. Nakrycia. Dziela sztuki

WIELKIE ZAKŁADY OGRODNICZE

(Właściciel: **Edm. DENIZOT**)

polecają

WSZELKIE DRZEWA OWOCOWE,

OZDOBNE, FORMOWANE, etc.

Cenniki na żądanie darmo i oplatnie

Adres: **E. DENIZOT**

Grandes Pépinières — MEAUX

(Seine-et-Marne)



PENSJONAT DLA POLAKÓW
"VILLA HENRIETTE"
WŁAŚCICIELKA: MADAME ALA VOINE

PARIS, — 23, rue Singer, 23 — PARIS

W pobliżu Place Passy i Bois de Boulogne,
Elektryczność, kąpiel, ogród.

Ceny umiarkowane.

L. GUTTMAN

REPARACJE I PRZERABIANIE FUTER

Przechowywanie futer w porze letniej

82, Rue du Faubourg Saint-Denis
PARIS

SZKOLY KROJU

LADÉVÈZE & ROUSSEL et LOUIS LADÉVÈZE réunis

A. DARROUX & Successeur

6, Place des Victoires. — PARIS

DZIENNIKI MÓD DLA PAŃ I PANÓW

Administracja: 5, rue d'Argout.

Blizsze wiadomości w administracji "POLONII"

PAUL LEIBEL

BIJOUX
• ORFEU •



Fabryka

WYROBÓW JUBILERSKICH

MARQUE DÉPOSÉE

14, Rue de Paradis — PARIS

LOTION VÉGÉTALE

"RADIOACTIVE"

AU RADIUM



Arrête instantanément la chute, et fait repousser les
— cheveux —

S. ANTONI, 14, Cité Trévise, PARIS

Librairie GARNIER Frères

6, Rue des Saints-Pères, Paris (VII^e)

Słownik Francusko-Polski, z podaniem sposobu wymawiania, zawierający wyrazy potoczne, niezbędny w podróży, tom oprawy w płótno miękkie, 32^o. 2 fr.

Słownik Polsko-Francuski, z podaniem sposobu wymawiania, zawierający wyrazy potoczne, niezbędny w podróży, tom oprawy w płótno miękkie, 32^o. 2 fr.

Dwa wymienione słowniki, oprawy w jeden tom, w skórę miękką, cielęcą. 4 fr. 50 cent.

Wysła się franko za przekazem pocztowym. Do nabycia we wszystkich księgarniach i w Administracji "Polonii".

LE GÉRANT: Antoni SZAWKLIS

PARIS. — IMP. LEVÉ, 71, RUE DE RENNES